

3^e Concours de nouvelles « En forêt méditerranéenne... »

2^e Prix ex aequo La folle fuite

par Samuelle LOZAT

C'était en fin d'après-midi. Je l'ai vu, je l'ai senti apparaître au loin. J'étais sur sa trajectoire, il allait m'avoir, le temps était compté. J'étais seule. Sans me retourner j'ai couru, j'ai couru tant que j'ai pu dans le maquis. Je me suis réfugiée derrière un bosquet d'arbousiers, couchée, entre les romarins. J'ai arraché un brin, je l'ai frotté dans mes mains, je l'ai humé. L'odeur m'a calmée. J'ai regardé le ciel, azur, je l'ai imploré. Puis, petit à petit, de toute part il s'est obscurci. J'ai repris ma course, j'ai sauté d'un rocher pour gagner du terrain, je suis tombée, égratignée.

J'étais en vie. Je saignais, mes bras griffés, ma joue droite en feu. Une douleur vive dans l'épaule. Je me mis à trembler. Le vent soufflait, sifflait dans les branches. Tout était rouge.

J'entendais les oiseaux, là un rouge-gorge puis un autre voltiger de branche en branche. L'alerte.

J'avais peur, peur d'être rattrapée, prisonnière. Heureusement cette piste forestière, je la connaissais par cœur. Je suppliai les anges de notre Dame de me venir en aide. Je ne rêvais que d'une chose fuir, fuir loin, plonger dans la mer. Rejoindre la ronde des sars, dorades, girelles, oblades, rascasses, bogues...

J'étais là comme perdue, haletante. J'avais oublié mon téléphone portable, je ne pouvais compter que sur moi, mes forces. La peur me paralysait.

Je n'avais que mon souffle, maîtriser ma respiration, réfléchir à un parcours. J'étais enfumée. Ma vue se brouillait.

Rien n'arrêtait mon cœur qui s'emballait. Je regardais les chênes-lièges, les troncs en sang, en cet instant je faisais partie des leurs.

D'habitude je prends mon Vélo Tout Terrain électrique et je sillonne les pistes des Maures, vaste massif surplombant la Méditerranée. Je me sens encore plus libre, libre d'arpenter ce terrain cristallin, de m'éloigner loin, vite et haut. Il y a deux mois, le massif était encore ouvert.

J'avais bravé l'interdit : roulé quelques minutes en voiture pour venir marcher ici, me retrouver au calme, loin des cris, des menaces.

L'ambiance à la maison était devenue insupportable : mon père avait perdu son travail et se défoulait à la chasse comme pour tuer l'ennui et ma mère, invalide et casanière semblait perdue. Ils étaient sur les nerfs, chacun pour des raisons différentes. J'étais à bout, nous ne partagions pas les mêmes convictions. La chasse était un sujet houleux. J'étouffais dans cette atmosphère. Je regardais le monde, et me disais que décidément plus rien ne tournait rond.

C'est là entre terre et mer que je me ressourçais dans ces cent mille hectares parmi les châtaigneraies, chênaies, cistaias, suberaies, yeuseraies. J'étais toujours sous le coup du ravissement, comme si à chaque fois c'était la première fois. Les ocres, les verts, les bleus m'emportaient au cœur du monde, en paix.

La vue était imprenable sur les trois îles d'Or : Porquerolles, Port Cros et le Levant.

Harmonie et beauté régnait entre les Maures et la Méditerranée, avec le « m » qui unit, qui embrasse comme une mère aimante. C'est ici que je me sentais vivante.

J'aimais parcourir les DFCI, si libre. Souvent je croisais le même pèlerin au chapeau de paille, avec son bâton, sa barbe grisonnante, il devait avoir soixante ans, un visage couleur soleil, des yeux bleu nuit. Nous échangions toujours un sourire et un bonjour franc. Il avait un pas rassurant, un air attirant. J'aurais voulu le suivre. J'aurais espéré le trouver ce jour mais lui, jamais, ne se serait risqué. C'était un connaisseur, un gars d'ici. Je le voyais souvent avec une paire de jumelles. Parfois il sortait un carnet et un crayon de son vieux sac à dos en toile. Je ne sais s'il écrivait ou crayonnait. Il m'intriguait. J'aurais voulu découvrir ses secrets. J'avoue l'avoir souvent épié depuis le haut roc où j'aimais me reposer et contempler le relief, les arbres, les lumières, le circaète Jean-le-Blanc qui tournoyait dans un vol puissant et majestueux, avec ses parties inférieures blanches mouchetées de brun, fidèle à son poste d'observation, à l'affût d'un serpent, impressionnant.

En continuant à descendre sur le chemin, derrière les broussailles, un craquement. J'imaginais l'animal. J'ai tourné la tête et étonnamment, trois tortues se suivaient. Leur lente détermination me sidéra. Elles aussi fuyaient.

Le feu galopait et se propageait à une vitesse vertigineuse, je connaissais les risques. Les fumées m'obstruaient la vue, je me sentais encerclée, il était en train de gagner du terrain. J'imaginais déjà les dégâts : la forêt ravagée avec ses espèces menacées. Elles finiraient anéanties comme les tortues d'Harmann, les lézards ocellés et tant d'autres...

Il allait aussi m'emporter dans son brasier de cendres avec mes souvenirs, mes paysages.

J'essayais de rejoindre la prochaine citerne équipée d'une échelle et là, assise à califourchon, j'attendrais. Je tendais mes oreilles pour repérer les moteurs des canadairs ou bien ceux des camions rouges, les sauveteurs.

J'allais vraisemblablement sombrer dans les Maures avec un dernier bouquet d'odeurs et de couleurs : lavande, myrte, romarin, bruyère, genièvre, ciste, en pleine forêt méditerranéenne avec une dernière pensée amère pour l'auteur de cet acte de barbarie : le dépôt d'un seul mégot.

Le criminel.

A écouter aussi...

Sylvie Tresmontant nous offre une très belle lecture des nouvelles primées.

Ecoutez-les sur :
<http://www.eforet-mediterraneenne.org>
rubrique « Nos manifestations / Concours de nouvelles »

S.L.